

LE COIN DES ANCIENNES

IN MEMORIAM

Mlle Suzanne FORFER (1889-1976)



Avec Mlle Suzanne Forfer, disparue le 28 mars 1976, l'Association perd un de ses membres les plus anciens et les plus brillants, le lycée Paul-Claudé, un de ses « pionniers » les plus prestigieux et les Anciennes de ma génération voient s'en aller l'âme même de leur collège.

Après avoir été élève de ce collège, alors que son père était inspecteur d'académie de l'Aisne, y être revenue, jeune professeur, dès sa sortie de Sèvres et son succès à l'agrégation, Mlle Forfer en a assuré la direction de 1920 à 1925.

Pour nous, qui avons eu le bonheur d'en suivre les cours à cette époque, le collège de Laon, c'était d'abord Mlle Forfer, le mot « directrice », c'est elle qu'il représente à jamais pour nous, c'est elle qu'il nous évoque, telle qu'elle était au temps lointain de notre enfance, imposant son autorité sans éclat, par le seul prestige de sa personne, fait de mesure et de distinction.

C'est Mlle Forfer nous faisant, pour garder contact avec un enseignement qu'elle aimait, des cours d'histoire et de géographie, avec une méthode rigoureuse, ennemie de l'à-peu-près, avec une clarté parfaite, rendant accessibles et « présents » les points les plus obscurs et, surtout, avec une inlassable patience pour faire comprendre, une grande exigence aussi pour obliger à apprendre — et à savoir.

C'est Mlle Forfer traversant la cour étroite du collège de la rue des Cordeliers, tenant sous le bras la pile des carnets qu'elle allait nous rendre, après les avoir tous attentivement regardés et qu'elle allait, pour notre fierté ou notre confusion, commenter devant nous toutes, en présence de nos professeurs ; ou, assise à son bureau, nous recevant après quelque défaillance, mettant, de sa voix grave et nette qu'elle n'élevait jamais, l'accent sur la faute et le moyen de la réparer, tandis que son regard, d'une rare profondeur, pénétrait en nous.

C'est, à l'internat, qu'elle a créé et ouvert en octobre 1921, rue du Cloître, Mlle Forfer, entourée de ses pensionnaires, à qui elle lit et commente « La guerre des Femmes », les « Lettres à Françoise » ou « Princesses de Sciences », suscitant de vivantes discussions.

Tout cela m'a donné le désir d'enseigner comme elle, de me comporter comme elle avec les enfants.

Mais ce sont là des images sensibles et extérieures, que nos mémoires n'auraient pas gardées peut-être si nos cœurs n'avaient, de Mlle Forfer, des souvenirs plus précieux encore. Son autorité souriante et simple, qui s'imposait naturellement ; sa justice, qui s'exerçait sans colère et sans faiblesse, intransigeante à la faute, indulgente à qui la commettait ; l'accord que nous sentions, confusément, mais avec force, entre les exigences morales les plus hautes et la moindre de ses actions quotidiennes, tout cela suscitait notre admiration, je dirais presque notre ferveur et a donné à beaucoup d'entre nous le désir d'essayer de vivre comme elle.

En octobre 1925, Mlle Forfer a quitté Laon pour Marseille. Peu sensibles à la promotion que constituait sa nomination à la tête d'un grand lycée d'une ville importante, nous avons ressenti, avec beaucoup de peine, le vide causé par ce départ, laissant le collège comme un bateau à la dérive.

Puis, ce fut le lycée Lamartine, à Paris, que Mlle Forfer dirigea, enfin, en 1936, le lycée Marie-Curie, à Sceaux, qu'elle inaugura et où elle devait rester jusqu'à sa retraite — continuant, comme jadis à Laon et malgré de gros effectifs, à bien connaître ses élèves, à les suivre, à les aider, tandis qu'elle formait, avec ses collaboratrices, une équipe active et bien accordée.

Chassée de son lycée pendant la guerre, confinée dans des locaux étroits et mal chauffés qu'elle partageait avec les garçons de Lakanal au rez-de-chaussée d'un immeuble dont les Allemands occupaient les étages, elle s'efforça de mettre ses élèves en garde contre des éclats aussi vains que dangereux, de rester proche de ses professeurs, parmi lesquels, elle le savait, beaucoup couraient de gros risques.

Au lendemain de la guerre, Mlle Forfer participa activement à la création du journal « *Le Monde* » et tenta dans son lycée, avec prudence, mais avec conviction, des expériences d'auto-discipline et de pédagogie nouvelle. La rosette d'officier de la légion d'honneur devait, en 1952, apporter une consécration officielle à la valeur que nous lui avions depuis longtemps reconnue et nous donner l'occasion de lui exprimer notre admiration et notre fidèle attachement.

Nous avions espéré que Mlle Forfer prendrait sa retraite à Laon, mais c'est à Paris qu'elle se fixa, près de sa sœur, heureuse d'accueillir les enfants de sa nièce, qui y poursuivaient leurs études — gardant un contact amical avec ses anciennes collaboratrices, ses anciennes élèves, revenant, fidèlement et avec joie, à nos réunions parisiennes — aimant évoquer ses années laonnoises. Mais, depuis 1963, une grande fatigue l'empêchait de se joindre à nous. Eprouvée par plusieurs interventions chirurgicales, sentant diminuer ses forces, elle n'en restait pas moins curieuse de tout, attentive à tous, ouverte à tout ce qui se passait dans le monde.

Et elle est partie très rapidement, après une semaine de maladie et d'extrême faiblesse, restant parfaitement lucide, se rendant très bien compte que c'était la fin et semblant l'attendre avec une grande sérénité.

Mlle Forfer repose à présent au cimetière de Laon. Mais ce n'est pas là que nous la sentons proche. C'est dans le vieux collège où elle nous a tant marquées, c'est dans nos cœurs où nous lui garderons, vivace et bienfaisant, un souvenir fait de gratitude et d'admiration.

M. Pringuet.
